

CHAPITRE VIII

Paris

Nous nous installons au 6^{ème} étage de l'avenue de Ségur pendant que Maman monte prendre ses quartiers au 7^{ème}. Arrivés à Pâques et n'ayant guère de temps, je mets provisoirement les enfants en classe au plus près : Emmanuelle et Marie-Odile vont au Cours Montalembert avenue de Saxe et Bruno chez les Frères avenue Duquesne. Il y restera jusqu'à la 6^{ème} et sera ensuite pensionnaire au collège de Juilly.

L'avenue de Saxe et l'avenue de Ségur offrent aux enfants de grands espaces de jeu : larges contre-allées ne servant pas encore de parking et le mur longeant le Bon Conseil, remplacé aujourd'hui par un immeuble, est bien commode pour s'exercer au tennis ou jouer à la balle au mur. L'avenue de Saxe est l'aire de patins à roulettes où ils retrouvent de nombreux autres enfants.

Maman a une vieille machine à laver qui me rend bien service. Je n'étais pas habituée à ce luxe. Quant au réfrigérateur, nous n'en avons pas encore... Papa m'a bien rapporté des Etats-Unis un frigidaire de bonne taille, mais, fabriqué là-bas pour un courant continu, il faudra changer le moteur, ce qui n'est pas facile dans ces années d'après-guerre où certaines restrictions se font encore sentir. En fait il ne fonctionnera que deux ans plus tard.

C'est aussi au début des années 50 que j'acquière mon premier robot : un batteur et un mixeur électrique achetés au Salon des Arts Ménagers où je suis allée avec Paule de Thy (femme de Bernard) venue à Paris pour quelques jours. Nous sommes toutes deux émerveillées par cette nouveauté et très fières de notre achat.

J'ai inscrit les enfants aux concours d'entrées du lycée Buffon pour Bruno et Victor Duruy pour les filles... mais les places sont rares et seule Emmanuelle sera reçue, ce qui sera très mal pris au Cours Montalembert quand j'irai annoncer que seule Marie-Odile reprendra la classe à la prochaine rentrée scolaire. La Directrice a vraiment l'esprit étroit et la refuse. Je l'inscris au cours Ste Jeanne Elisabeth rue de Sèvres. Les années passent... en mars 54, Hélène naît à Paris. C'est un très joli bébé, au visage lisse et rosé, que tout le personnel de la clinique vient admirer.

A Pâques, nous partons tous, y compris la nouvelle-née, avec laquelle nous occupons un compartiment entier, pour l'Italie où Maman a loué, à Marina di Piètre Santa, près de Carare, une magnifique villa : salle de bains, escalier et sol de marbre, beau jardin, personnel italien. Nous y retrouvons Cécile et son mari, Jo Chambre, que nous ne connaissions pas encore car elle s'est mariée à Buenos Aires où Maman lui a apporté sa robe de mariée Il y a aussi une petite Isabelle qui a à peu près l'âge de Laurence.

Les Dhenin sont là également, ainsi que Jacqueline et Véronique. Il y a encore M. et Mme Chambre, parents de Jo, venus retrouver leur fils.

Nous sommes au bord de la mer, mais il fait froid. La neige a fait son apparition sur les hauteurs environnantes et, si les enfants, bien couverts, peuvent jouer sur la plage, il n'est pas question de se baigner.

Nous visitons les carrières de marbre de Carare et allons voir la Tour Penchée et le Campo Santo de Pise. En juillet 56, naissance de Françoise, un gros bébé de plus de 4 kg que je mets au monde à Paris

pendant que les autres sont à Bluffy sous la garde de Maman, avec Denise et une jeune fille pour s'en occuper.

Je rejoins tout mon petit monde à Lacour trois semaines plus tard, partant en auto avec François, le bébé et Christel, une charmante jeune Allemande qui reste pendant les vacances et reviendra m'aider toute une année à Paris. Elle est jolie, vive, gaie et nous garderons des relations d'amitié avec elle et son mari qui reviendra habiter la France.

Un événement tragique vient attrister profondément nos vacances : la mort de mon beau-frère Pierre qui, après avoir été reçu à l'École des Mines de Paris, et y avoir passé un an, s'était découvert une vocation religieuse à l'issue d'un pèlerinage d'étudiants à Chartres et était entré chez les Dominicains de Sorrèze. Il est venu passer quelques semaines de vacances à Lacour, il y baptisé Françoise, puis est reparti en Vespa pour Sorrèze. C'est tout près de là qu'il est renversé par des branchages dépassant d'un camion et tué sur le coup. Son corps est recueilli par nos cousins Albert de Chavannes qui habitent la région et se trouvent passer par hasard peu après l'accident. J'apprends la terrible nouvelle par un coup de téléphone d'oncle Camille de Jouffrey qui me demande de prévenir ma belle-mère. Je voudrais attendre le lendemain car il est 10 h du soir mais François, prévenu et consulté par téléphone, me conseille de ne pas tarder, et je dois m'exécuter. Ma pauvre belle-mère, qui perd un second fils accidentellement, accepte avec un grand courage et une foi profonde cette nouvelle épreuve. Nous partons le lendemain en auto pour Sorrèze, prenant au passage à Machy oncle Camille et Pierre de Jouffrey.

Au printemps 57, François et moi faisons un petit voyage en Corse qui nous ravit : grandes promenades à pied dans des sentiers escarpés dominant la mer. L'un nous mène, alors que nous sommes partis au hasard, à la Girolata où, à l'époque, on ne peut parvenir qu'à pied ou par mer. Nous avons marché longtemps et sommes affamés, mais il y a seulement un petit bistro où l'on ne sert que des boissons et nous repartons le ventre creux.

Nous tentons aussi de monter au Monte Cinto, malheureusement, vers le haut, un épais brouillard qui nous oblige à rebrousser chemin. Mais nous avons été séduits par la beauté et la variété de ce pays où nous rêvons de retourner.

C'est au cours des années 50 que sera construit l'UNESCO. Les bulldozers vont nous fracasser les oreilles pendant des mois et nous gratifier d'une poussière abondante... tout cela pour faire disparaître en partie la vue magnifique dont nous jouissions : le Mont Valérien, le Champ de Mars disparaissent ainsi qu'une partie de la belle façade arrière de l'École Militaire.

Se construit en même temps le nouveau Bon Conseil dont l'édification, de l'autre côté de l'appartement, est également fort bruyante et génératrice de poussière.

Le quartier change : les contre-allées, si pratiques pour les jeux, se transforment en parkings, un nouvel immeuble s'élève à l'emplacement du mur du Bon Conseil sur lequel on jouait à la balle. D'autres se construisent sur les terrains du B.C. avenue de Saxe et rue Albert de Lapparent... et ce n'est pas fini : les Ministères de la Marine Marchande, puis de la Santé feront bientôt leur apparition, transformant notre quartier si calme en un immense parking. Nous devenons un quartier administratif ; de nombreuses boutiques, surtout d'alimentation, disparaissent, d'autres se transforment. Les six ou sept petits hôtels particuliers dont les jardinets égayaient l'avenue disparaissent, remplacés par de grands immeubles modernes.

Les enfants grandissent, changent d'écoles... Le lycée Duruy ne prend plus de classes primaires.

Emmanuelle y aura fait toutes ses études, pendant que Bruno, après les frères et une année à Juilly, ira à St Jean de Passy à partir de la 4ème. Dodie, Dominique et Laurence connaîtront des fortunes variées dans diverses écoles : N.D. des Champs, puis le Cours Ste Jeanne de Chantal pour Dodie ; les Oiseaux, d'abord à Brunoy, puis à Paris pour les autres avec un changement en 1^{ère} et Terminale à la Petite Ecole Nouvelle pour Laurence.

Hélène et Françoise, après des débuts dans un petit cours privé, fréquentent l'école communale de la rue Eblé, puis le lycée Duruy où elles resteront pendant toutes leurs études, sauf une Terminale en pension à Voisenon pour Hélène qui l'a demandé.

Changement aussi dans le travail de François tout au long des années qui suivent notre arrivée à Paris. Délégué C.G.C. à La Mure, il s'est vu barrer la route en raison de ses activités syndicales. N'ayant plus d'avancement possible à la Mure et son ami Michel Froment lâchant sa situation à Vienne (Isère) en raison de son mariage, il a été embauché, sur recommandation de Michel, par M. Bonhomme qui dirige une entreprise de transports par camions.

François part donc pour Vienne et je vais moi-même prospecter appartements, écoles... mais le travail s'avère éreintant : il faut commencer à 6h du matin et rester tard le soir. C'est beaucoup trop dur physiquement pour François qui, après recherches, trouve un poste de Secrétaire Général dans une agence de voyages... Malheureusement il n'est pas long à se rendre compte que l'Agence Mercure (qui mérite bien le patronage du dieu des voleurs) est sur la voie de la faillite et il donne bientôt sa démission.

Auparavant, nous avons un peu profité des libéralités de l'Agence, à laquelle il est vrai, François a versé quelques fonds que nous récupérons partiellement par une ou deux séances aux ballets du Marquis de Cuevas et un voyage de huit jours aux Baléares.

Suivent quelques semaines de chômage pénibles pour tous... on serre les cordons de la bourse... d'autant plus que c'est la période de rentrée scolaire qui fait toujours les trous dans les budgets, surtout dans celui d'une famille nombreuse.

Puis, sur la recommandation d'oncle Michel Bouvet qui connaît M. Berthod, né le même jour que Maman dans la maison joutant celle de mes grands-parents à Salins, François est embauché à la Société Mutuelle du Bâtiment et des Travaux Publics, dont M. Berthod est Directeur, comme sous-chef du Personnel. Mais le chef du Personnel meurt subitement trois mois plus tard et François le remplace au pied levé. Il se tire bien d'affaire et restera dix-neuf ans à la Mutuelle... avec des aléas divers.

Pendant une quinzaine d'années, il est "personna grata", heureux de son travail, apprécié de la Direction et aimé du Personnel. Tout va bien... jusqu'au jour où, la Direction changeant de tête, on cherche à le faire partir, le nouveau patron ayant un remplaçant à caser : plus d'avancement, mais reproches, tracasseries multiples, vexations, sous-entendus... la vie devient très difficile pour lui, mais il s'accroche, voulant rester jusqu'à l'âge de la retraite. Enfin, le 1er janvier 1972, avec un "ouf" de soulagement, il rédige lui-même la lettre le mettant à pied et quitte la S.M.A. avec, heureusement, une indemnité de licenciement qui nous permettra d'organiser notre petit appartement de Lacour.

Mais revenons un peu en arrière ; en 1958, nous passons le mois de juillet en Bretagne, à l'île aux Moines, dans une "Maison Familiale", en compagnie des Barbet-Massin. Les enfants ne sont jamais allés au bord de la mer et sont ravis.

Mais, alors que nos places sont retenues depuis plusieurs mois, Françoise attrape une mauvaise

coqueluche. Impossible de l'emmener ! Ma belle-mère vient gentiment s'occuper d'elle pendant que je pars avec les six autres.

Cette coqueluche nous donnera des soucis tout l'hiver suivant, Françoise piquant des quintes de toux épouvantables à chaque rhume... à tel point qu'un jour, la voyant devenir violette et sur le point d'étouffer, François s'habille en toute hâte pour l'emmenner à l'hôpital au cas où une trachéotomie s'avérerait nécessaire. Heureusement elle reprendra à temps sa respiration.

Quelques années auparavant, les cinq aînés avaient eu tous ensemble la coqueluche. Un vrai cauchemar : il fallait se lever sept ou huit fois par nuit pour les secourir, changer les draps après les vomissements, etc. à tel point que, épuisés, nous avons fini par dormir chacun une nuit sur deux au salon pour pouvoir récupérer pendant que l'autre assurait la garde.

Un autre mauvais moment avait été la crise d'acétone de Laurence : vomissements incoercibles et incessants. Elle ne pouvait ni boire, ni manger. Il fallut la réhabituer en lui donnant tous les quarts d'heure une cuillerée à café d'eau de Vichy glacée, puis en augmentant peu à peu la dose; mais elle nous a fait bien peur.

En 1960 commence la série des examens. Il y en aura pour quelques années et, à l'émotion du début, succédera une certaine habitude. Emmanuelle est reçue avec mention à son bac, l'année suivante ce sera Bruno pendant que sa sœur est en Fac de Droit à Assas.

Nous passons dorénavant les vacances de Pâques au Lavandou, dans le petit appartement du Commodore acquis dans les années 60. Il y fait plus chaud qu'à Lacour où la neige tombe souvent en avril et nous apprécions la mer et le soleil.

C'est aussi l'époque où, les enfants grandissant me laissent un peu plus de liberté. J'en profite pour aller travailler deux après-midi par semaine à la Sauvegarde de l'Adolescence où j'avais fait un stage pendant mes études d'Assistante Sociale. On y suit de jeunes délinquants ou prédélinquants, visitant leur famille, leur cherchant un foyer de remplacement quand la famille est trop déficiente.

En 64, profitant de ce que les enfants sont à Bluffy, les aînés en Angleterre ou en montagne, François et moi quittons Bluffy et faisons une petite virée : Col du Petit St Bernard et Val d'Aoste, puis les lacs Italiens et les Dolomites pour gagner l'Autriche où je revois mes chers amis Praxmarer à Sistrans. Nous revenons par la Suisse : Zurich et le lac des 4 Cantons qui me rappelle des souvenirs car j'avais, vers ma vingtième année, passé un à deux mois à Altdorf dans une soi-disant Ecole Ménagère dont la patronne recevait des hôtes payants et faisait faire cuisine et ménage par ses élèves, gagnant ainsi sur les deux tableaux.

Les études et les examens des enfants se poursuivent : Emmanuelle termine une Maîtrise de Droit à Assas, Bruno est à l'Ecole Supérieure de chimie organique et minérale (ESCOM) et fait en même temps une licence de chimie qu'il complètera par un Doctorat.

Quant à Marie-Odile, qui hésite sur la voie à suivre, elle essaie d'abord une Ecole d'Educateurs, puis y renonce pour entrer à l'Ecole des Surintendantes où j'ai été quelque trente années plus tôt.

Dominique fera une Ecole de Secrétaires de Direction et Laurence un I.U.T. de Relations Publiques... mais le temps passe et voici venue l'époque des mariages.